

MAMADOU SAMB

LES LARMES DE LA REINE
ROMAN

TEHAM ÉDITIONS
97, AVENUE DU GÉNÉRAL DE GAULLE
94420 LE PLESSIS-TRÉVISE - FRANCE
2015

© Teham Éditions, 2015
www.tehameditions.com
ISBN 979-10-90147-13-3
Illustration de couverture : Anne Yoraud

*Existe-t-il un royaume où le roi ou la reine ont le droit de pleurer ?
Ne sont-ils pas des humains comme les autres ?*



ÉCLAIRANTE VEILLEUSE DANS L'OBSCURITÉ

C'était la nuit...

Dans l'envoûtante et surprenante ville de Dakar, c'était une nuit comme tant d'autres nuits à la fois insipides, imprévisibles et merveilleuses, qui attendait d'être écourtée comme les autres par le chant du coq ou l'appel du muezzin pour la prière de l'aube, une nuit légèrement éclairée par un mince croissant de lune qui s'aboutait aux lueurs et lumières diffuses de la ville pour répandre sur une belle villa d'un quartier chic une atmosphère feutrée de repos, de calme et de sérénité...

Dans une chambre sobrement décorée, des rideaux de soie plissés au milieu par des attaches de cordes tressées pendaient jusqu'au sol.

Dans l'obscurité, une main chercha, trouva un interrupteur et alluma la lampe de chevet qui diffusa une lumière douce. L'illumination révéla ainsi

les garnitures d'un drap en coton brodé de frises qui débordaient négligemment d'un grand lit, la couverture dessinant les formes de quelqu'un, couché à plat sur le dos. Une fois dégagée, la couverture révélait le physique imposant d'un homme qui venait de se réveiller dans un frou-frou de tissu africain multicolore, froissé par un long sommeil agité.

L'homme se leva, se frotta les yeux avec les revers de ses mains pour trouver une accommodation avec l'éclat tamisé qui se répandait dans la chambre, alla dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, sortit une bouteille d'eau fraîche et remplit un verre.

D'un pas nonchalant, il traîna ses tongs sur la moquette jusque dans le salon. Il s'installa lourdement sur le canapé en cuir verni, cala sa tête contre le dossier et, les yeux mi-clos, se mit à boire doucement, en ayant l'air de réfléchir après chaque gorgée.

Il se leva ensuite, fit quelques pas dans le salon, puis, comme s'il ne se sentait pas à l'aise sur le grand et moelleux canapé, il s'assit sur une chaise après avoir pris soin de la retourner pour poser ses robustes bras croisés sur le haut du dossier, et se mit à regarder vaguement. Il avait l'air de se perdre en rêverie morose... Il resta égaré un long moment dans une sorte d'inertie pénible, faisant penser à un navigateur sondant une mer sans repères, qui, ne sachant où diriger son navire, demeure indéfiniment sur place sans pouvoir se décider à choisir un cap.

Dans une chambre attenante, un autre homme qui dormait se découvrit, s'étira longuement en bâillant. Il alluma, en tatillonnant dans l'obscurité, sa veilleuse. Regardant le réveil qui trônait sur la table de chevet, il manifesta son étonnement en fronçant le sourcil.

Poussant péniblement les pieds l'un après l'autre dans des pantoufles assorties à son pyjama, il sortit et vint rejoindre l'autre dans le salon.

Il observa un moment le regard vague qui émanait des yeux immenses, tristes et doux qui le considéraient avec une chaude émotion et interrogea :

— Seydou, qu'est-ce que tu fais sur cette chaise au lieu d'aller dormir ? Tu ne vois pas qu'il n'est que quatre heures ?

— Je suis désolé, Mapenda, de t'avoir réveillé en faisant du bruit, mais je réussis difficilement à dormir.

— Qu'est-ce qui se passe ? Depuis un certain temps, tu deviens de plus en plus bizarre. J'ai l'impression que tu me caches quelque chose. Tu es malade ?

— Non ! Mais je ne me sens pas bien ces derniers temps.

— Il y a quelque chose qui cloche, parce que depuis toujours, nous vivons ensemble, et je te connais mieux que quiconque.

— Je ne peux rien te cacher, Mapenda, parce que tu es la personne avec qui je partage tout.

— Je vis avec toi dans le même appartement et je ne t'ai jamais vu te plaindre de quoi que ce soit.

Ces derniers temps, par contre, je te trouve bizarre.

— Pour ne rien te cacher, je veux mettre fin à cette situation. Je ne peux plus me permettre de vivre comme ça.

— Qu'est-ce qui te prend pour que tu remettes en cause notre vie si harmonieuse ?

— Ce que tu appelles harmonie commence à peser lourdement sur moi et me pose problème.

— Qu'est-ce qui t'arrive Seydou ? J'espère que tu ne doutes pas de l'estime que nous nous portons mutuellement ?

— Je sais que personne ne m'a jamais aimé comme toi, mais actuellement, je sens que j'ai besoin d'autre chose et je le sens profondément en moi.

— Seydou, dis-moi franchement si je t'ai fait quelque chose de mal pour que je puisse venir devant toi et te demander pardon à genoux.

— Tu n'as rien fait de mal, et je continue à garder cette relation franche comme toujours. Mais je ne veux plus vivre en marge de la société.

— Qu'est-ce que cela veut dire, « vivre en marge de la société » ?

— Mapenda, je suis désolé, mais je trouve que ce n'est pas normal que de mener une vie de célibataire et de partager ma vie avec un homme, même si c'est la meilleure personne que j'ai jamais connue.

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant, si tu refuses de vivre avec moi ? Tu n'as jamais pu vivre seul.

— Je ne compte pas vivre seul, je veux trouver

une épouse, avoir des enfants et fonder une famille comme tout le monde.

— Mais tu n'es pas comme tout le monde ! Nous ne sommes pas comme tout le monde. Tu es Seydou, je suis Mapenda !

Comme s'il était fatigué, Seydou se retourna et dit :

— Je pense que j'ai assez réfléchi. Aujourd'hui, j'ai besoin de vivre autrement, avec une femme et des enfants. Je ne me sens plus à l'aise dans cette situation que nous partageons depuis fort longtemps. J'en ai assez de faire semblant de défier tout le monde, sans famille, sans parents.

Mapenda s'assit sur le rebord du canapé et, les mains jointes, pria son ami d'une voix presque pathétique.

— Seydou, tu ne vas pas me faire un coup pareil ? J'ai l'impression que tu perds la tête ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien, Mapenda ! Nous avons vécu une jeunesse formidable avec nos rêves les plus fous. Maintenant, il est temps de réfléchir autrement et de penser à l'avenir.

— Et tu penses que c'est aussi facile d'abandonner une option, un choix, un mode de vie que la nature et nos sens nous imposent et que nous avons acceptés depuis plusieurs années ?

— Mapenda, tout cela est beau, et je le comprends parfaitement, mais j'ai décidé d'oublier tout mon passé et de regarder résolument vers l'avenir.

— Tu me quittes, alors ?

— Tu resteras toujours mon meilleur ami et frère. On se verra à chaque fois qu'on en aura envie.

— D'accord pour ta décision, mais je sais que tu es en train de faire une grosse erreur, parce que, dans la précipitation, tu risques de te rendre très malheureux.

— Fais-moi confiance, Mapenda. J'ai beaucoup mûri cette décision avant de m'y engager.

— De toute façon, cette maison est la tienne, et ta place y sera toujours à côté de moi.

— Merci, je sais que je peux toujours compter sur toi. Avant que je ne sois un expert-comptable, tu m'as toujours soutenu dans mes études et ma vie d'étudiant sans bourse ni ressource. Mapenda, si ce n'était pas toi, je n'allais jamais bénéficier de conditions favorables qui m'auraient permis de suivre correctement mes études. Tu es mon grand frère et tu m'as soutenu avec l'argent que tu gagnais.

— De toute façon, depuis que tu as commencé à travailler toi aussi, je n'utilise plus l'argent que je gagne, parce que c'est toi qui fais toutes les dépenses à ma place.

— C'est tout à fait normal ! Tu le faisais si gentiment quand je n'étais qu'un élève, et ensuite, un étudiant.

— Oui, mais toi, tu n'es pas obligé ; tu ne devais pas le faire, parce je gagne autant sinon plus que toi. Je suis un homme d'affaires et Dieu sait que ça marche bien pour moi.

— Moi aussi, tu sais que ça marche bien pour moi et que je dois penser à avoir ma maison comme la

tienne et t'y accueillir à chaque fois que tu le voudras.

— Merci, mais je préfère te voir tous les jours à côté de moi, comme c'est le cas depuis que nous sommes enfants.

— Maintenant, Mapenda, il est temps de changer. La vie est très courte et nous commençons à prendre de l'âge.

— Comme tu veux, Seydou. Et bonne chance pour la nouvelle vie que tu veux commencer ! Mais fais attention ! Tu n'es pas comme les autres.

— Merci pour ta compréhension. J'ai toujours eu de la peine à me séparer de toi, j'avais peur que tu me prennes pour un traître, après tout ce que tu as fait pour moi.

— Je t'avoue aussi que c'est très douloureux pour moi de te voir partir après tant d'années passées ensemble, mais je n'y peux rien, ta décision est déjà prise.

— Ne t'en fais pas, nous aurons toujours l'occasion de nous voir et de continuer à partager encore les bons moments que nous avons connus.

Tous les deux retournèrent dans leurs chambres pour dormir. Mapenda ne ferma pas les yeux jusqu'au matin, cherchant à savoir les raisons pour lesquelles Seydou voulait le quitter.

Était-ce l'amour qui le subjuguait ?

La veille, Seydou était au restaurant *Chez Bibi* et c'est certainement de là que tout était parti pour transformer ses pensées.